

# Des pierres qu'on change en pain. Archéologie contre Histoire<sup>1</sup>

par **Anson F. RAINEY**,

archéologue ;  
professeur émérite de linguistique  
sémitique et de cultures  
du Proche-Orient Ancien,  
Université de Tel Aviv (Israël) ;  
professeur adjoint de géographie  
historique, Université Bar Ilan  
(Israël) & Université Ben Gourion  
of the Negev (Israël)

Dans son numéro de mars 1999, la revue *Near Eastern Archeology*<sup>2</sup> a publié un article d'Israel Finkelstein intitulé « La formation de l'Etat en Israël et en Juda ». Dans cette étude, Finkelstein réévalue la vitesse et le processus de formation des constitutions politiques complexes en Israël et en Juda, au début du premier millénaire av. J.-C. Le présent article répond à Finkelstein : j'y traite des données sur lesquelles le professeur de Tel Aviv<sup>3</sup> s'appuie, mais aussi et surtout de l'interprétation qu'il en propose. L'argumentation de Finkelstein suit deux axes, l'un archéologique, l'autre historique, évoqués ici tour à tour.

## Remarques sur l'archéologie

Ma définition de l'archéologie – partagée avec mes étudiants pendant près de quarante ans d'enseignement de géographie historique – est que l'archéologie, d'une certaine manière, est la science,

<sup>1</sup> Traduit par Gil Lambert et David Gonzalez, cet article est tiré avec permission de Anson F. Rainey, « Stones for Bread: Archaeology Versus History », *Near Eastern Archaeology* 64, N° 3, 2001, pp. 140-49.

<sup>2</sup> Israel Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *Near Eastern Archaeology* 62, N° 1, 1999, pp. 35-52.

<sup>3</sup> Israel Finkelstein enseigne à l'université de Tel Aviv, là même où Anson Rainey occupait la chaire de linguistique sémitique (ndlr).

ou l'art, de creuser un « trou carré »... et d'en faire sortir une histoire. L'interprétation des preuves archéologiques doit être enseignée à nouveau à chaque génération d'étudiants. Toute nouvelle technique pour mettre au jour les données, sur le terrain et en laboratoire, est la bienvenue. Les instruments de mesure au laser, la photographie numérique et de nombreuses autres techniques améliorent même le creusage des « trous carrés ». Des analyses de laboratoire de toutes sortes – pollen, argile, os, vestiges organiques et métalliques – sont sujettes à pléthore de tests et d'évaluations. Et c'est très bien. Mais, au final, les archéologues en restent toujours, et de bien des façons... à un trou carré.

La conclusion d'un tenant du postmodernisme mérite une réflexion attentive. Heureusement, son auteur n'émettra pas d'objection au fait que cette citation soit retirée de son contexte. La voici :

Il n'existe pas de donnée archéologique en tant que telle, uniquement des traces matérielles fragmentées du passé<sup>4</sup>.

On doit, en effet, se garder de l'idée reçue selon laquelle les données à disposition offrent une image cohérente de toutes les périodes, ou phases, de l'Antiquité. Quand on exhume chaque année de nouveaux éléments, il est nécessaire de les faire concorder avec la théorie existante. Mais il y aura toujours des écarts. Par ailleurs, l'archéologie de terrain est censée traiter des faits. Une question se présente alors aussitôt : « Qu'est-ce qu'un fait en archéologie ? » Pour les cinquante dernières années, une étude rigoureuse a montré que la plupart des faits sur lesquels les synthèses et les interprétations historiques reposent sont, tout simplement, et pour l'essentiel, les opinions des personnes « faisant autorité » dans le monde de l'archéologie.

Je donnerai des exemples précis un peu plus loin. Certains historiens ont objecté que la preuve archéologique était « muette ». Mais cet avis ne me semble pas tout à fait juste. Le principal inconvénient d'une preuve archéologique est, en effet, son ambivalence. Chaque compte rendu ou rapport de fouilles archéologique est le résultat des décisions de celui qui dirige effectivement les fouilles. Ce qui est enregistré dans le compte rendu est l'opinion de l'archéologue sur la signification de la preuve. Des expressions telles que « l'archéologue pense », ou « selon l'opinion de celui qui effectue les fouilles », parasitent l'exercice de la profession. Il est plus facile

---

<sup>4</sup> Y. Hamilakkis, « La trahison des archéologues ? Archaeological Practice as Intellectual Activity in Postmodernity », *Journal of Mediterranean Archaeology* 12, N° 1, 1999, pp. 60-79.

de se fier aux *Shibboleths* des archéologues que de faire l'examen, toujours long et minutieux, de la preuve elle-même.

Lorsque les avis des archéologues effectuant les fouilles sont envisagés à la lumière de leurs données réelles, une autre tentation doit être évitée dans l'interprétation : le procès d'intention. Le débat et la discussion doivent être limités aux données, sans tenir compte des politiques académiques ou des motivations personnelles des universitaires (qu'elles soient religieuses, antireligieuses ou politiques) ; s'attaquer à la motivation ne permet pas de prouver quoi que ce soit. A cet égard, Finkelstein fait une déclaration malencontreuse dans son article, lorsqu'il écrit :

« L'ancien modèle qui faisait consensus datait la strate associée à cette longue période en fonction de considérations *relatives, circonstancielles, théologiques, quasi-historiques et sentimentales.* »<sup>5</sup>

Une telle remarque n'a pas sa place dans un débat scientifique.

## La Société judéenne

Finkelstein affirme que Juda ne fut pas un Etat ni Jérusalem une capitale avant le 8<sup>e</sup> s. av. J.-C. Une reconstruction hypothétique de la vie rurale dans le pays des collines de Judée est présentée comme une indication du retard de développement du Pays de Judée par rapport à celui d'Israël.

« Des études conduites par Kochavi et Ofer indiquent que jusqu'au 8<sup>e</sup> s., le système d'implantation dans les collines de Judée était embryonnaire, consistant seulement en un nombre limité de sites petits et pauvres<sup>6</sup>. Il n'y a aucune preuve d'une hiérarchie [politique] développée impliquant des sites de moyenne et de grande taille qui étaient l'existence de centres d'affaires et d'administration entourés de villages secondaires en périphérie. »<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *art. cit.*, p. 36. Les italiques sont de l'auteur.

<sup>6</sup> A. Ofer, « All the Hill Country of Judah: From a Settlement Fringe to a Prosperous Monarchy », in *From Nomadism to Monarchy. Archaeological and Historical Aspects of Early Israel*, I. Finkelstein et N. Na'aman, édés, Jérusalem, Yad Izhak Ben-Zvi, 1994, pp. 92-121.

<sup>7</sup> I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *art. cit.*, p. 42.

C'est l'interprétation par Finkelstein des données de l'étude. Il soupçonne que le nombre de sites indiqué par Ofer est enflé<sup>8</sup>. En fait, les données peuvent être – et sont effectivement – interprétées autrement par le directeur des recherches lui-même.

« Durant l'âge du Fer IIA (environ mi-11<sup>e</sup>-10<sup>e</sup> s. av. J.-C.), l'installation dans le pays des montagnes de Judée a presque doublé par comparaison avec la période précédente et toute autre période antérieure. Dans l'ensemble, l'âge du Fer I – IIA constitue l'avancée la plus significative dans l'histoire de la colonisation des collines de Judée. Il y a 34 sites de l'âge du Fer IIA (une progression d'environ 90 %), dont 30 étaient de véritables colonies. Leur surface totale est de 33,5 ha (soit un accroissement d'environ 80 % par rapport à une base estimée de 19,5 ha). Les sites principaux sont toujours Tel Hebron (Tel Rumeida) et Ras-et-Tawil (environ 3 ha chacun) sur le plateau de la zone centrale. Les sites de second ordre, avec une taille de 1,5 à 2 ha sont Tekoa à la périphérie désertique septentrionale, Khirbet et-Tayyibbe, Khirbet Ez-Zawiyye, et Halhul sur le plateau de la zone centrale, Khirbet 'Attir dans la partie méridionale de la zone centrale, et Khirbet Yaqin à la périphérie désertique sud. Durant cette période la colonisation devint plus dense dans le sud et à la périphérie désertique septentrionale. L'activité de colonisation diminua de façon remarquable seulement dans la partie septentrionale de la zone centrale, dans laquelle un élan de colonisation sans précédent avait commencé durant la période précédente.

De plus, la courbe de l'index de force relative de l'âge du Fer IIA est significative (RSI = 0,560), pour la première fois dans l'histoire de la région. Cela indique clairement que le pays des montagnes de Judée faisait alors partie d'une entité plus étendue, dont le centre était en dehors de la région : à Jérusalem. Cela reste vrai, même en prenant en compte l'estimation basse de la surface de cette dernière (environ 6 ha), et d'autant plus si l'on retient l'estimation de 16 ha (la colline du Temple comprise). »<sup>9</sup>

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 48, note a.

<sup>9</sup> A. Ofer, « All the Hill Country of Judah: From a Settlement Fringe to a Prosperous Monarchy », *op. cit.*, pp. 102, 104.

En d'autres termes, selon l'interprétation d'Ofer, il y a une nette progression de l'âge du Fer I à l'âge du Fer II. Bien sûr, Finkelstein pourrait arguer que les dates de la poterie céramique d'Ofer sont toutes erronées : un argument circulaire auquel il cède fréquemment dans sa campagne en faveur d'une « nouvelle chronologie ». Mais, on ne peut pas affirmer non plus qu'il n'y ait pas eu de hiérarchie des sites durant l'âge du Fer IIA. Néanmoins, on pourrait être prêt à admettre que la population rurale des montagnes de Judée était principalement agricole dans ses stratégies de subsistance. C'est aussi vrai aujourd'hui que cela l'était aux temps bibliques et d'Hérode. En s'appuyant sur le caractère rural de la vie en Judée, on pourrait aussi bien avancer que le roi Hérode n'a pas existé et qu'il n'a jamais eu de royaume. Mais des vestiges archéologiques de nombreux sites à travers le pays (par exemple : Césarée, Sébaste, L'Hérodition, Massada et Jérusalem elle-même) démentent une telle hypothèse. Il en est de même pour Juda pendant l'âge du Fer IIA.

## Shefelah et Néguev

Les deux principales zones limitrophes du royaume de Judée étaient la Shefelah à l'ouest et le Néguev au sud : la vallée de la nouvelle Beer Sheva et le bassin de Besor, l'est et l'ouest de la nouvelle Beer Sheva<sup>10</sup>. Dans la Shefelah, Beth Shemesh et Lakish contiennent des vestiges archéologiques que l'on peut dater du Fer IIA, c'est-à-dire du 10<sup>e</sup> s. av. J.-C. Les fouilles récentes à Beth Shemesh ont commencé à mettre au jour des vestiges considérables, datant d'avant le 12<sup>e</sup> s. Lakish, bien sûr, est un site-clé. Ici, la dernière personne à avoir réalisé des fouilles, David Ussishkin, date la strate IV, avec son mur de fortification massif en briques et sa porte à triple tenaille, du temps de l'activité de construction de Roboam ou Josaphat<sup>11</sup> ; il aurait aussi pu suggérer Asa comme constructeur également possible. Sur ce point, D. Ussishkin est devenu plus réservé, puisque dans ses publications antérieures, il penchait fortement en faveur de Roboam. Quant à la strate V, il affirme maintenant qu'on la « date habituellement du

<sup>10</sup> A.F. Rainey, « Early Historical Geography of the Negeb », in *Beersheba II, The Early Iron Age Settlements*, Z. Herzog éd., Tel Aviv, Tel Aviv University, 1984, p. 90.

<sup>11</sup> D. Ussishkin, « Lachish », *The Oxford Encyclopedia of Archaeology in the Near East*, Vol. 3, E.M. Meyers éd., Oxford, Oxford University Press, 1997, p. 319. Voir aussi « Excavations at Tel Lachish – 1978-1983: Second Preliminary Report », *Tel Aviv* 10, 1983, p. 173, suggérant qu'Asa ferait un tout aussi bon candidat.

temps de la monarchie unie »<sup>12</sup>. La strate V n'est pas très bien représentée du point de vue archéologique, mais il est certain que des maisons se trouvaient situées sur le périmètre du site. On a suggéré que la strate IV a pu être détruite par le tremblement de terre survenu pendant le règne d'Ozias<sup>13</sup>, dont la date pourrait se situer entre 782 et 753 avant J.-C. Donc, Lakish IV aurait été détruite pendant la première moitié du 8<sup>e</sup> s. Cependant, cette théorie du tremblement de terre est extrêmement précaire. De plus, les céramiques de Lakish IV sont tout à fait différentes de celles de Lakish III<sup>14</sup>, et les éléments de la phase céramique de transition entre les strates IV et III (relevés sur d'autres sites) sont absents à Lakish<sup>15</sup>. La strate III, reconstituée à partir de la strate IV, comprenait à l'époque quelques structures administratives majeures au centre du monticule du site. Un scénario alternatif, tout aussi hypothétique bien sûr est qu'Ozias (Azarias) aurait pu être à l'origine de la strate III, qui a nécessité des efforts et des dépenses considérables pour sa construction dans la première moitié du 8<sup>e</sup> s. Après le grand tremblement de terre, Akhaz ou Ezéchias (plus probablement) auraient pu la restaurer dans la dernière moitié du 8<sup>e</sup> s. On daterait alors la strate IV du 9<sup>e</sup> s, puisqu'elle aussi se divise en plusieurs phases de construction (incluant l'usage de murs et de portes massives). Elle aurait pu être construite à l'origine par Asa, voire Roboam. Même si l'on retient la date la plus tardive, l'existence de Lakish IV au 9<sup>e</sup> s. dément la théorie de Finkelstein, selon laquelle la Judée ne serait devenue un royaume qu'au 8<sup>e</sup> s. En effet, Lakish ne constituait certainement pas un Etat indépendant au 10<sup>e</sup> ou au 9<sup>e</sup> s.

Dans le Néguev, l'on n'a qu'à citer Arad, Malhata et Tel Beer Sheva, comme exemples de sites fortifiés qui ont eu besoin d'un gouvernement central pour que de tels projets de construction soient mis en œuvre. Les ressources de la population locale n'auraient jamais permis de les mener à bien. La strate XI à Arad a été fondée soit au

<sup>12</sup> D. Ussishkin, *art. cit.*, 1997, p. 319.

<sup>13</sup> Amos 1,1 ; O. Zimhoni, « Studies in the Iron Age Pottery of Israel, Typological, Archaeological and Chronological Aspects », *Tel Aviv Journal of the Institute of Archaeology Occasional Publications 2*, Tel Aviv, Tel Aviv University Institute of Archaeology, 1997, p. 200.

<sup>14</sup> Détruites par Sénachérib en 701 av. Jésus-Christ, selon D. Ussishkin, « The Destruction of Lachish by Sennacherib and the Dating of the Royal Judean Storage Jars », *Tel Aviv 4*, 1977, pp. 28-60.

<sup>15</sup> O. Zimhoni, « Studies in the Iron Age Pottery of Israel, Typological, Archaeological and Chronological Aspects », *Tel Aviv Journal of the Institute of Archaeology Occasional Publications 2*, Tel Aviv, Tel Aviv University Institute of Archaeology, 1997, p. 173 et p. 208.

milieu du 10<sup>e</sup> s., soit au 11<sup>e</sup> s. Son répertoire de poteries semble être similaire à celui de Lakish IV<sup>16</sup>. Donc, il doit aussi appartenir à la période de la fin du 10<sup>e</sup> ou du début du 9<sup>e</sup> s. av. J.-C. Malgré de nombreuses objections, il reste encore une forte possibilité qu'Arad XI soit le *haqru* détruit par Shishak en 925 av. J.-C. Si l'on pouvait simplement prouver que *haqru* signifie « citadelle fortifiée »<sup>17</sup> ou même \**hgr* (comme en phénicien *hgr šmrt* « mur d'enceinte »), il n'y aurait pas de doute que la strate XI corresponde au fort détruit par Shishak. De toute façon, Arad XI et les strates contemporaines à Malhata et Tel Beer Sheva (strate V) sont les témoins d'une initiative et d'une action centralisatrice pendant le début du 9<sup>e</sup> et la fin du 10<sup>e</sup> s. av. J.-C. : les vraies preuves archéologiques pour dater le début du royaume de Judée se trouvent principalement dans la Shé-phélah et dans le Néguev.

Finkelstein fonde aussi fortement son argumentation sur le travail de D.W. Jamieson-Drake<sup>18</sup>. Mais, la collection de matériaux archéologiques de Jamieson-Drake montre uniquement que le 10<sup>e</sup> s. av. J.-C. connut une grande fièvre de construction. La nature aléatoire de la plupart de ces preuves, y compris la prolifération de sceaux de la fin du 8<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> s, ne fournit pas de fondement aux déductions sociologiques de Finkelstein<sup>19</sup>. Il est impossible de faire de la démonstration de Jamieson-Drake un pilier pour la reconstruction sociopolitique de Finkelstein. Les arguments de Jamieson-Drake sont orientés vers la possibilité que des écoles aient existé dans la Judée ancienne. Bien que le matériel épigraphique soit relativement abondant pour la période des 8<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> s., on doit prendre en compte l'état habituel des restes archéologiques dans l'ensemble des divers sites. Des projets de construction, tels que Jamieson-Drake les envisage pour le 9<sup>e</sup> et le 10<sup>e</sup> s., supposent des connaissances considérables, à la fois en mathématiques et en géométrie. Ils supposent, en outre, une logistique organisée. Les documents venant du Proche-Orient ancien montrent que la logistique a besoin d'une comptabilité. Il devrait être

---

<sup>16</sup> Voir les remarques de O. Zimhoni, « Studies in the Iron Age Pottery of Israel, Typological, Archaeological and Chronological Aspects », *Tel Aviv Journal of the Institute of Archaeology Occasional Publications* 2, Tel Aviv, Tel Aviv University Institute of Archaeology, 1997, p. 206.

<sup>17</sup> C'est-à-dire, *haqra* de la période talmudique ; cf. A.F. Rainey, « A Review of Semitic Words in Egyptian Texts of the New Kingdom and the Third Intermediate Period », par J.E. Hoch, *Israel Oriental Studies* 18, 1998, pp. 445-446.

<sup>18</sup> D.W. Jamieson-Drake, *Scribes and Schools in Monarchic Judah: A Socio-Archaeological Approach*, JSOTSup 109, Sheffield, Almond Press, 1991.

<sup>19</sup> I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *art. cit.*, p. 39.

évident que les principaux cadres lettrés étaient à Jérusalem et travaillaient avec les entrepôts du Temple et l'administration politique. Les rares vestiges de Jérusalem et la forte probabilité que la majeure partie de l'écriture publique puisse avoir reposé sur des matériaux périssables démentent les suppositions de Jamieson-Drake. La dépendance des théories de Finkelstein par rapport à l'étude de Jamieson-Drake est un autre point faible de sa reconstitution. Accessoirement, on a récemment montré<sup>20</sup> que la théorie de la formation des tells sur laquelle Jamieson-Drake et Finkelstein ont fondé leurs interprétations, est désormais considérée comme obsolète dans les cercles des anthropologues : l'Etat développé dans le Proche-Orient ancien comportait une composante fondamentale d'association tribale, clanique et familiale<sup>21</sup>.

## Jérusalem et Byblos

L'un des facteurs principaux à prendre en compte est la nature des sites antiques dans la région des collines<sup>22</sup>. L'une de ces caractéristiques était bien connue d'Albright qui l'a décrite dans sa critique de l'opinion de Bergman, concernant la localisation d'Anathoth :

Le Dr Bergman n'avait pas besoin de suggérer que les traces d'occupation avant l'Exil ne sont pas suffisamment nombreuses pour justifier la localisation d'Anathoth... Il est difficile, en effet, de surestimer l'effet de plus de 2000 ans d'érosion sur ces collines si exposées, qui portent les ruines de villages sans mur d'enceinte, sur la crête de la ligne de partage des eaux, en Palestine centrale<sup>23</sup>.

De nos jours, on peut ajouter pour preuves el-Jîb, Tel en-Nasbeh, Tel el-Fûl, Ramat Rahel et Khirbet Rabûd. Dans tous ces sites, le soubassement rocheux apparaît ou affleure au centre du tell.

---

<sup>20</sup> Cf. D.M. Master, « L'ancien Royaume d'Israël et les théories sur l'émergence de l'Etat », pp. 77-101 de ce numéro.

<sup>21</sup> D.M. Master, *art. cit.*, pp.

<sup>22</sup> A.F. Rainey, « Amarna and Later – Aspects of Social History », (Paper presented at the W.F. Albright Institute of Archaeological Research and the American Schools of Oriental Research Centennial Symposium at the Israel Museum, Jerusalem), 29-31 mai 2000.

<sup>23</sup> W.F. Albright, « Additional Note to Bergman, Soundings at the Supposed Site of Old Testament Anathoth », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 62/1936, p. 36.

Et l'on pourrait évoquer l'ancien tell de Bethléem sur lequel se tient l'Eglise de la Nativité ; la grotte sacrée montre que le soubassement rocheux apparaissait à la surface du monticule<sup>24</sup>.

En ce qui concerne Jérusalem, les ingénieurs d'Hérode n'ont tout simplement pas laissé de restes des vestiges antérieurs lorsqu'ils ont construit la plateforme géante du temple. Hadrien, les musulmans et les croisés ont dû, eux aussi, remanier radicalement la surface intérieure de la plateforme. Le tell d'origine de Jérusalem à la fin de l'âge du Bronze et à l'âge du Fer était certainement la colline actuelle du temple d'aujourd'hui<sup>25</sup>.

L'ancienne cité de Byblos est un autre cas. Les presque 70 lettres d'Amarna écrites et envoyées en Egypte nous laissent clairement entendre que cette importante ville d'exportations commerciales avait un palais et au moins un temple, tous deux remplis de richesses.

Puisse le Roi Mon Seigneur ne jamais négliger la cité [Byblos], puisqu'il s'y trouve beaucoup d'argent et d'or ; dans son temple il y a beaucoup de possessions<sup>26</sup>.

Mais, les fouilles n'ont pas mis au jour de strate de l'époque d'Amarna à Byblos ! De la strate des croisés et de l'époque romaine, on passe directement à l'âge du Bronze. On avance que le responsable des fouilles n'est pas parvenu à reconnaître certains vestiges tardifs de l'âge du Bronze. Un tel cas n'est probablement pas dû seulement à la déficience des méthodes utilisées, mais aussi au mauvais état de la strate tardive de l'âge du Bronze dans ce site. Il est aussi possible qu'une portion du tell, peut-être avec son palais royal, ait disparu à cause de l'érosion et de l'action de la mer (comme cela est arrivé à la majeure partie du Tel Michal sur la côte nord de Tel-Aviv, et probablement aussi à celui d'Ashkelon, sur la côte sud). De plus, l'histoire de Wen-Amon atteste la présence d'un port important à Byblos, comportant un palais et un temple, au 11<sup>e</sup> s. av. J.-C. ; mais l'on n'a jamais trouvé de strate du 11<sup>e</sup> s. Il peut s'agir d'une pure fiction (mais certains aspects suggèrent un journal authentique), mais on ne peut contester qu'elle date de la XXI<sup>e</sup> Dynastie égyptienne. Aucun membre

<sup>24</sup> K. Prag, « Bethlehem: A Site Assessment », *Palestine Exploration Quarterly* 132, 2000, pp. 170-171 et 178-179.

<sup>25</sup> A.F. Rainey, « Amarna and Later – Aspects of Social History », (Paper presented at the W.F. Albright Institute of Archaeological Research and the American Schools of Oriental Research Centennial Symposium at the Israel Museum, Jerusalem), 29-31 mai 2000, pp. 29-31.

<sup>26</sup> J.A. Knudtzon (EA), *Die El-Amarna-Tafeln*, Vorderasiatische Bibliothek, Leipzig, Hinrichs, 1915, pp. 137, 59-62.

d'une dynastie plus tardive (telle que la XXII<sup>e</sup> Dynastie lybienne) n'aurait construit cette histoire avec des personnages comme le grand-prêtre de Thèbes, ou le 1<sup>er</sup> Roi de la XXI<sup>e</sup> Dynastie. Les inscriptions royales de Byblos, y compris l'inscription funéraire du sarcophage d'Ahiram, l'inscription sur le bâtiment de Yehimilk, l'inscription d'Abibal sur la base d'une statue de Shishak et l'inscription d'Elibal sur une statue d'Osorkon I<sup>er</sup>, attestent toutes d'une occupation intense de Byblos au 10<sup>e</sup> s. av. J.-C. Ces textes phéniciens, surtout les inscriptions sur les statues égyptiennes royales, montrent des rapports diplomatiques et commerciaux forts entre Byblos et l'Égypte, pendant les premiers règnes de la XXII<sup>e</sup> Dynastie. Comme symbole de ces rapports, Shishak et Osorkon ont envoyé des statues qui devaient être placées dans le temple de Byblos. Les rois de Byblos de l'époque se sont « modestement » attribué la réalisation de ces échanges et firent donc inscrire leur nom au pied des statues respectives. On ne peut guère soutenir que des rois ultérieurs de Byblos aient fait fabriquer cette collection de statues antiques pour la placer ensuite dans leur temple. Mais, comme pour la période d'Amarna, qui est bien documentée, il n'y a pas non plus à Byblos de strate du 10<sup>e</sup> s. Les preuves épigraphiques sont concluantes : Byblos était une cité florissante avec des bâtiments importants aux 14<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> s. On regrette, effectivement, l'absence de vestiges archéologiques stratifiés de ces périodes, mais cette absence ne détermine pas l'histoire de l'occupation du site. L'absence des strates concernées ne fait que confirmer la déclaration d'Hammilakis<sup>27</sup> citée plus haut.

Na'aman<sup>28</sup> a établi un lien entre les lettres d'Amarna et le problème de Jérusalem. Il y a suffisamment de preuves dans ces textes pour montrer qu'il a dû y avoir là une cité-Etat vassale au milieu du 14<sup>e</sup> s. av. J.-C. : par exemple, la référence à la nomination d'un souverain local pour remplir le rôle héréditaire auquel chaque dynastie avait droit.

Voyez, quant à moi, ce n'est pas mon père, ce n'est pas ma mère qui m'ont placé là ; c'est le bras fort du Roi qui m'a installé dans la maison de mon père<sup>29</sup>.

<sup>27</sup> Y. Hamilakkis, « La trahison des archéologues ? Archaeological Practice as Intellectual Activity in Postmodernity », *Journal of Mediterranean Archaeology* 12, N° 1, 1999, p. 60.

<sup>28</sup> N. Na'aman, « The Contribution of the Amarna Letters to the Debate on Jerusalem's Political Position in the Tenth Cent. B.C.E. », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 304, 1996, pp. 17-27.

<sup>29</sup> J.A. Knudtzon (EA), *Die El-Amarna-Tafeln*, Vorderasiatische Bibliothek, Leipzig, Hinrichs, 1915, pp. 286, 9-36.

Pour le 10<sup>e</sup> s., Na'aman<sup>30</sup> citait plusieurs passages bibliques comme ayant le statut de sources originales : la liste des femmes et des fils de David (2 S 3,2-5 ; 5,14-16) ; la liste des officiers du cabinet de David (2 S 23,8-39) ; la liste des hauts fonctionnaires de Salomon (1 R 4,2-6) ; la liste des 12 secteurs administratifs de Salomon (1 R 4,7-19) et les constructions dirigées par Salomon (1 R 9,15,17-18). A ces passages, on peut ajouter la description détaillée des départements de travaux publics auxquels on eut recours lors des projets de construction salomonique, à savoir les « travaux forcés » (1 R 5,13s) et les « porteurs de charges et les tailleurs de pierre » (1 R 5,16s<sup>31</sup>).

Le point crucial dans le débat actuel est de décider si les passages invoqués par Na'aman et nous-même sont effectivement d'anciennes traces authentiques, incorporées dans la narration biblique, ou s'ils sont tout simplement des créations tardives (cette question sera l'objet des chapitres suivants).

## Israël du Nord

Dans le royaume du Nord, les arguments en faveur d'une occupation pendant le 10<sup>e</sup> s. dépendent de la datation des strates des principaux sites, tels que Méguiddo et Hatsor. Finkelstein base ses arguments principaux sur son interprétation des strates VI et V à Méguiddo, où il est co-directeur des fouilles actuelles.

« A Méguiddo, la strate-clé est VI-A. Elle contient les vestiges d'une cité complexe, qui a été détruite dans un terrible incendie... L'aspect caractéristique principal de l'ensemble de ses poteries, selon l'Institut Oriental et les fouilles récentes, est l'absence de bichromie philistine et de récipient à bord évasé (deux types de vestiges trouvés dans la couche précédente de la séquence stratigraphique propre à Méguiddo : VI-B). Cela signifie que, même selon la chronologie couramment acceptée, la strate VI-A ne peut vraisemblablement pas être datée du 11<sup>e</sup> s. av. J.-C. Les poteries de la strate VI-A sont les dernières à présenter des motifs 'cananéens'. Cette source stylistique encourageait à dater la strate d'avant l'époque de la monarchie unifiée. Les poteries des deux strates suivantes dans la séquence Méguiddo, la maigre V-B et la monumentale V-A-IV-B, sont très différentes.

<sup>30</sup> N. Na'aman, « Cowtown or Royal Capital? Evidence for Iron Age Jerusalem », *Biblical Archaeology Review* 23, N° 4, 1997, p. 46.

<sup>31</sup> Cf. A.F. Rainey, « Aspects of Life in Ancient Israel » (Paper presented at the Joint Meeting of the Midwest Region of the Society of Biblical Literature, the Middle West Branch of the American Oriental Society and the American Schools of Oriental Research – Midwest), Cincinnati, OH, 14-16 février 1999.

Toutes les caractéristiques 'cananéennes' disparaissent et celles typiques de l'âge du Fer II apparaissent »<sup>32</sup>.

A la fin de la saison 2000, Finkelstein affirmait à des visiteurs qu'il disposait désormais de datations au carbone 14 pour la strate VI-A, lesquelles la situaient au 10<sup>e</sup> s. av. J.-C. On doit attendre la publication de cette preuve, mais, même si cette affirmation semble correcte, elle n'annule pas le témoignage des sources écrites (mentionnées ci-dessous) en faveur de l'existence d'une monarchie israélite unifiée au 10<sup>e</sup> s. La mention des sources bibliques indique sans équivoque que la population dans les plaines et les vallées était cananéenne et en cours d'incorporation dans un « Grand Israël ». La strate VI-A pourrait aisément avoir été détruite par Shishak, ou par David et ses forces armées. La corrélation exacte entre ce niveau de destruction et les sources écrites ne sera probablement jamais établie de manière définitive. Le témoignage de toute preuve écrite doit être établi sur la base de sa qualité intrinsèque et non sur l'opinion d'un archéologue centré sur les travaux concernant son site de prédilection. Finkelstein et Ussishkin rejettent l'affirmation de 1 R 9,15 attribuant à Salomon la fortification de Guézer, Méguiddo et Hatsor, mais ce ne sont pas des archéologues qui peuvent déterminer la validité d'un verset biblique. Finkelstein et Ussishkin se sont empêtrés eux-mêmes dans la toile de leurs arguments indirects, fondés sur des preuves stratigraphiques faibles, en provenance de Tel Jezre'el, le tout s'ajoutant à leurs *a priori* sur Méguiddo. L'écriture de l'histoire sociale et politique israélite ne peut se fonder sur un raisonnement circulaire.

## Considérations historiques

### « Des historiens importants »

L'aspect historique de l'article de Finkelstein réside surtout dans l'appel à divers historiens modernes et contemporains qui rejoignent ses propres opinions, sur la base de ses déductions archéologiques. On se doit de protester contre des archéologues qui s'arrogent le droit de se poser en arbitres ultimes aptes à désigner qui est un historien valable et qui n'en est pas un. Finkelstein se réfère ainsi à un chapelet de « minimalistes » comme étant des adeptes de sa position :

« Couplé à cette ré-évaluation des preuves matérielles, l'essor de l'école minimaliste dans les études bibliques<sup>33</sup> est particulièrement significatif. Les travaux de ce groupe de chercheurs, déjà présents dans des courants de recherches antérieures<sup>34</sup>, incite même des chercheurs moins radicaux à reconsidérer le poids du matériau biblique dans la reconstruction de l'histoire de l'Israël primitif »<sup>35</sup>.

Dans un livre récent, l'un de ces auteurs fait référence à la « méthode de Ranke »<sup>36</sup>. Il admet la validité de l'approche historique de Ranke, fondée sur l'analyse des sources écrites<sup>37</sup>. Mais il rejette la Bible hébraïque en tant que source pour l'histoire. Puisque selon lui, il n'y a pas de sources historiques originales dans la Bible hébraïque et ses versions, il n'y a pas lieu de lui appliquer « la méthode de Ranke ». Je soutiens ici que de telles sources historiques sont présentes dans le texte biblique. Je ne nie pas qu'il contienne des passages poétiques et folkloriques. Mais, pour pouvoir identifier les véritables données historiques dans la Bible hébraïque, les chercheurs doivent être formés à l'étude des sources anciennes primaires du Proche-Orient. Les études bibliques, sans la discipline des recherches sur le Proche-Orient ancien, tournent tout simplement en rond en ruminant sans cesse les mêmes idées proposées par les théologiens et autres grands pontes religieux à travers les âges.

---

<sup>33</sup> G. Garbini, *History and Ideology in Ancient Israel*, New York, Crossroad, 1988 ; P. Davies, *In Search of Ancient Israel*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1992 ; T.L. Thompson, *Early History of the Israelite People*, Leiden, Brill, 1992 ; « Should We Leave History to the Archaeologists? » (Paper presented at the American Academy of Religion, Society of Biblical Literature, Annual Meeting), San Francisco, 22-25 novembre 1997 ; N.P. Lemche, « Is it Still Possible to Write a History of Ancient Israel? », *Scandinavian Journal of Old Testament* 8, 1994, pp. 165-90.

<sup>34</sup> J. Van Seters, *In Search of History*, New Haven, Yale University Press, 1983 ; J.M. Miller et J.H. Hayes, *A History of Ancient Israel and Judah*, Philadelphia, Westminster, 1986.

<sup>35</sup> I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *art. cit.*, p. 36.

<sup>36</sup> N.P. Lemche, *The Israelites in History and Tradition*, Louisville, Westminster John Knox, 1998, pp. 22 et 34.

<sup>37</sup> L. Ranke, *On the Criticism of New Historians, a Treatise Appended to History of the Latin and Teutonic Nations from 1494 to 1514* (1824), édition révisée par G.R. Dennis et introduite par E. Armstrong, New York, AMS Press, 1976 (réédition par G. Bell, Londres, 1909).

### **Excursus I : Leopold RANKE (1795-1886)**

*L'historien allemand Leopold von Ranke est un pionnier du développement de l'étude savante et critique des textes historiques. Il a développé des méthodes critiques d'analyses. Il a appliqué cette méthode critique d'analyse des textes à l'étude de l'histoire moderne, en insistant sur l'examen minutieux des sources primaires.*

*La méthode de recherche historique de Ranke est devenue le modèle des historiens au cours du 19<sup>e</sup> s. Mais il n'orientait pas seulement les faits dans un sens positiviste, il était également convaincu que des grandes forces morales étaient, à l'évidence, à l'œuvre dans l'Histoire. Dans ses œuvres principales, il retrace le développement du monde moderne européen. Le fait qu'il se fondait essentiellement sur des documents l'amena à se concentrer surtout sur les affaires étrangères des grandes puissances et les événements militaires. Mais il a aussi considérablement mis en valeur la place des idées religieuses. De nos jours, on souligne peut-être davantage les aspects économiques, sociaux et culturels de l'histoire ; mais l'établissement des preuves documentaires incombe toujours aux historiens. Le Proche-Orient ancien du nord-ouest sémitique a produit abondance de documents, cunéiformes, hiératiques et manuscrits, fournissant nombre de détails sur la vie domestique des individus et des groupes.*

Finkelstein trouve des appuis pour sa nouvelle réécriture archéologique de l'histoire israélite dans la multitude de publications récentes, que l'on peut qualifier légitimement d'« Histoire théologisée ». Ici, on ne peut pas faire de distinction entre les minimalistes extrêmes et les fondamentalistes extrêmes. Toute idéologie mise à part, il apparaît qu'il n'y a pas de différence intrinsèque entre la méthode d'un Thompson (avec son « présent mythique ») et d'un Bimson, entre un Lemche et un Livingston. En fin de compte, ce sont tous des commentateurs de la Bible qui n'utilisent pas la méthodologie de Ranke sur la recherche des sources dans les documents anciens. La capacité de lire les documents anciens dans la langue et les manuscrits originaux, ainsi que le talent d'analyse de l'information historique de tels matériaux, sont essentiels pour tenter d'évaluer des passages bibliques qui pourraient avoir une base historique. Feu H.J. Polotski s'était un jour plaint de ce que lors de l'établissement des études orientalistes universitaires au 19<sup>e</sup> s., les langues sémitiques fissent partie intégrante du projet, tandis que l'hébreu restait aux mains des Facultés de théologie<sup>38</sup>. On pourrait dire la même chose à propos de l'histoire biblique.

<sup>38</sup> H.J. Polotsky, « Semitics », in *At the Dawn of Civilization, a Background of Biblical History*, Vol. I. First Series, Ancient Times, E.A. Speiser éd., in *The World History of the Jewish People*, B. Netanyahu éd., Rutgers, Rutgers University Press, 1964, p. 100.

## **Excursus II : Hans Jacob Polotsky (1905-1991)**

*Le professeur Polotsky, de l'Université Hébraïque, est né à Zurich et a grandi à Berlin, où il a étudié les langues égyptiennes et sémitiques. Il poursuit ses études à Göttingen et participa au grand projet sur la version des Septante conduit par A. Rahlfs. De retour à Berlin, il édita les textes coptes manichéens récemment découverts. Sa thèse de doctorat traitait des inscriptions de la XI<sup>e</sup> dynastie.*

*En 1934, Polotsky émigra à Jérusalem et devint enseignant à l'Université Hébraïque. Il a par la suite été nommé professeur d'égyptologie et de langues sémitiques. De 1954 à 1958, il a travaillé comme doyen de la Faculté des Sciences Humaines, dont il devint Professeur Emérite en 1973.*

*Polotsky est surtout connu pour ses contributions à la connaissance de la syntaxe du copte et de l'égyptien, mais il était également renommé dans le domaine des langues sémitiques. Son travail sur les langues de souche éthiopienne est réputé. Pourtant, les intérêts de Polotsky ne se sont pas arrêtés là. Il a consacré du temps à l'araméen, au turc et même au kurde moderne.*

*Son explication du système verbal égyptien (classique, de Ramsès et du copte) est considérée aujourd'hui par les égyptologues comme « la théorie de référence ». La plupart des grammaires modernes de l'égyptien suivent son système, certaines avec des variations mineures. Son influence aux Etats-Unis peut être attribuée à une année sabbatique qu'il a passé à l'Université de Chicago, au cours de laquelle plusieurs étudiants en doctorat ont eu le privilège d'apprendre son approche de la langue égyptienne. Ces mêmes étudiants sont devenus les piliers de l'égyptologie en Amérique.*

*A l'Université Hébraïque, ses classes d'étude de l'égyptien étaient habituellement restreintes à un petit cercle d'enthousiastes, venant d'Israël et de l'étranger, dont beaucoup sont devenus de remarquables érudits dans ce domaine. Ses cours sur les aspects de la syntaxe sémitique ont été suivis non seulement par des étudiants, mais aussi par beaucoup de chercheurs importants de la communauté de Jérusalem, dont les noms sont devenus légendaires dans ce domaine. Certains des chargés de cours de l'époque sont bien connus depuis dans leurs domaines respectifs.*

La théologie est un domaine légitime en soi, mais l'analyse historique ne devrait pas être fondée sur des prémices théologiques, négatives ou positives. On doit y parvenir par la « méthode de Ranke ».

Peut-être en a-t-on dit suffisamment sur les minimalistes. En revanche, on peut parler d'une école d'historiens qui fait majoritairement consensus, que Finkelstein cite également en déclarant quelle est en accord avec sa méthode. Au sein des courants « antérieurs » dans le domaine de la recherche, Finkelstein se réfère à J. Maxwell

Miller et John H. Hayes<sup>39</sup>, dont les travaux ont eu un grand impact sur l'étude de l'histoire israélite. Leur manuel est considéré comme une référence dans ce domaine, du moins pour les études pré-universitaires, et personne ne semble mettre en question l'autorité de leurs opinions. Mais testons-les à partir d'un exemple et soyons attentifs à ce qui est à originellement à la base de la réinterprétation entière de l'histoire biblique du 9<sup>e</sup> s. en Israël par Miller. Cela sera particulièrement pertinent puisque la nature de l'Israël du 9<sup>e</sup> s. est au centre de la démonstration de Finkelstein. La déclaration suivante est un parfait exemple de la méthode de Miller-Hayes :

Le résumé qui conclut le règne d'Akhab en 1 R 22,39-40 déclare qu'il « se coucha avec ses pères » – une phrase employée de la Genèse au Second Livre des Rois pour parler de l'enterrement d'une personne morte de mort naturelle<sup>40</sup>.

L'interprétation de Miller et Hayes se fonde ainsi sur un argument superficiel d'Alfred Jepsen<sup>41</sup>. Selon Jepsen, un roi qui s'est « couché avec ses pères » n'aurait pas pu mourir d'une mort violente, donc Akhab n'est pas mort lors d'une bataille, donc Akhab n'a pas fait la guerre à Aram. L'opinion de Jepsen a été réfutée radicalement par Bin-Nun<sup>42</sup>, il y a plus de 30 ans. Cette réfutation établissait que l'expression « se coucher avec ses pères » pouvait se dire de tout roi à qui avait succédé un descendant légitime. Naturellement, un usurpateur succédant au roi assassiné du royaume du Nord n'accordait pas au défunt le rite qui lui était dû. Par ailleurs, à Akhab succéda son fils Akhazias, lui-même suivi par son propre frère Yoram. Akhab est mort de la mort des héros sur le champ de bataille. Mais, même dans le cas d'Amasias, qui a été assassiné, on dit de son successeur légitime, Azarias : « Il a construit Elath et l'a rendue à la Judée après que le roi Amasias fut couché avec ses pères » (2 R 14,22).

---

<sup>39</sup> J.M. Miller et J.H. Hayes, *A History of Ancient Israel and Judah*, Philadelphia, Westminster, 1986.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 274 ; voir aussi J.M. Miller, « The Elisha Cycle and the Accounts of the Omride Wars », *Journal of Biblical Literature* 85, 1966, pp. 441-54 ; « Another Look at the Chronology of the Early Divided Monarchy », *Journal of Biblical Literature* 86, 1967, pp. 276-88 ; « The Fall of the House of Ahab », *Vetus Testamentum* 17, 1967, pp. 307-324.

<sup>41</sup> A. Jepsen, « Israel und Damascus », *Archiv für Orientforschung* 14, 1942, pp. 155-159.

<sup>42</sup> S. Bin-Nun, « Formulas from Royal Records of Israel and of Judah », *Vetus Testamentum* 18, 1968, pp. 414-32.

La conséquence principale ici, c'est qu'en adoptant la théorie erronée de Jepson, Miller, Hayes et leurs disciples ont provoqué un chaos complet dans l'histoire israélite du 9<sup>e</sup> s. Ils ont appliqué tous les passages concernant les batailles d'Akhab aux rois ultérieurs d'Israël. Leurs travaux ne se rattachaient aux données des inscriptions assyriennes que de manière très superficielle. Mais, puisque leur ouvrage est devenu une référence, leur opinion a fait largement consensus.

## Bornes chronologiques

Tout le problème lorsque l'on cherche un lien entre des couches archéologiques et des sources historiques pour le 10<sup>e</sup> s. J.-C., c'est qu'on n'en trouve pas de solide. Finkelstein a énoncé ce triste fait :

Il n'y a pas un seul ancrage chronologique (c'est-à-dire une découverte archéologique qui fournisse un moyen de dater un ensemble d'éléments associés) entre l'époque du règne de la XX<sup>e</sup> Dynastie égyptienne à Cana au 13<sup>e</sup> s. av. J.-C. et les campagnes assyriennes de la fin du 8<sup>e</sup> s. av. J.-C. Cela forme un « âge obscur » de l'archéologie, qui recouvre la plus grande part de l'âge du Fer, l'époque de la monarchie unifiée et l'histoire entière du royaume du Nord d'Israël<sup>43</sup>.

A ce stade, on peut noter précisément les bornes chronologiques (dérivées des découvertes archéologiques) solidement établies par des sources externes au texte biblique. Dans notre perspective, il suffit de mentionner la référence à Akhab dans l'inscription de Salmanasar III en 853 av. J.-C.<sup>44</sup> et pour Yehu en 841 av. J.-C.<sup>45</sup> Les quatorze années de règne attribuées aux rois israélites Akhazias et Joram pour cette période de douze années, confirment l'affirmation de Thiele selon laquelle les rois du Nord comptaient les années en incluant la période de régence.

<sup>43</sup> I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *art. cit.*, p. 36.

<sup>44</sup> « Monolithe de Kurkh » (11, 91-92) in A.K. Grayson, *Assyrian Rulers of the First Millennium BC, II (858-745 BC)*, Toronto, University of Toronto, 1996, p. 23 ; *ANET, Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament*, J.B. Pritchard éd., Princeton, Princeton University Press, 1969, p. 279a.

<sup>45</sup> « Epigraphie de l'Obélisque noire » in A.K. Grayson, *op. cit.*, p. 149 ; *ANET, op. cit.*, p. 281a.

Mais la campagne du Pharaon Shishak 1<sup>er</sup> en 925 av. J.-C., qui eut lieu pendant la 5<sup>e</sup> année du règne de Jéroboam, est aussi à prendre en compte. Nous calculons les dates des rois Israélites établies par Thiele, de la plus proche à la plus lointaine, à partir de 841-853, jusqu'à 925 et 931-841 av. J.-C., dates auxquelles les dynasties israélienne et judéenne ont commencé. Elles coïncident arithmétiquement, et non pas par pure coïncidence<sup>46</sup> ! Les sources écrites du *Livre des Rois* trouvent un appui dans les archives des Assyriens et des Egyptiens, dont les dates sont fermement établies. Ces archives indiquent que l'année 931-930 av. J.-C. fut une date cruciale dans l'histoire palestinienne. Deux dynasties distinctes sont nées. Ceci est, en soi, un argument majeur en faveur d'une monarchie déjà unifiée auparavant, sous Salomon, père de Roboam.

La découverte de l'inscription araméenne de Tel Dan confirme que la dynastie de Judée était connue sous le nom de son ancêtre éponyme David, en faisant mention d'un « roi d'Israël » à côté d'un « roi de la maison de David ». Une autre contribution a été fournie par Lemaire quant à l'inscription du nom de la « maison de David » sur la stèle de Mesha, qui traite largement d'une entité rivale nommée Israël, sur laquelle régnait initialement Omri. L'inscription de Tel Dan a provoqué chez les minimalistes une activité frénétique : le texte de Tel Dan était, disaient-ils, une falsification évidente et, de toute façon, n'était pas censée faire mention de la maison de David, mais plutôt du temple de Dod, ou de quelque chose de similaire<sup>47</sup>. Il leur incombe, maintenant, de déconstruire l'inscription de Mesha. Leurs efforts pour y parvenir n'impressionneront pas les chercheurs rigoureux, formés aux langues sémitiques du nord-ouest et à la géographie historique<sup>48</sup>.

Au 9<sup>e</sup> s., le royaume de Juda s'appelait « la maison de David ». Il portait le nom de l'ancêtre même que la Bible désigne. Il se trouve que la Bible attribue à cet ancêtre la fondation du royaume au 10<sup>e</sup> s. av. J.-C. Ceci n'est pas qu'une donnée archéologique, et ne s'appuie sur aucune strate archéologique. En outre, la validité de cette affirmation semble échapper aux archéologues qui ne sont pas solidement formés à la philologie historique et à la linguistique.

---

<sup>46</sup> E.R. Thiele, *Mysterious Numbers of the Hebrew Kings*, Grand Rapids, Zondervan, 1983, pp. 87, 98 et *passim*.

<sup>47</sup> T.L. Thompson, « Should We Leave History to the Archaeologists? » (Paper presented at the American Academy of Religion, Society of Biblical Literature, Annual Meeting), San Francisco, 22-25 novembre 1997.

<sup>48</sup> A.F. Rainey, « Mesha and Syntax », in *The Land that I Will Show You*, M.P. Graham et J.A. Dearman, édés, Sheffield, Sheffield Academic Press, 2001, pp. 291-311.

## L'administration de Salomon au 10<sup>e</sup> s.

Parmi les passages bibliques cités par Na'aman comme ayant toutes les caractéristiques de documents historiques authentiques, la liste des préfets de Salomon est incontournable. Elle reflète le véritable processus de développement et d'unification d'un royaume composé d'une population mixte de Cananéens et d'Israélites : elle est cohérente, du point de vue géographique<sup>49</sup>. La tentative de déconstruction de ce passage par Ash<sup>50</sup>, membre de « l'école de Candler », a été entièrement réfutée par Hess<sup>51</sup>. Ce dernier a montré que le texte original de ces différentes inscriptions se conforme au format de référence des listes de personnes et des véritables listes géographiques cunéiformes venant du Proche-Orient ancien. L'interprétation historique théologisée par Ash ne peut résister à la démonstration de Hess, fondée sur l'analyse minutieuse de documents authentiques. Autre analyse « théologisée » plus récente : celle de Nieman<sup>52</sup>. Cette dernière tentative est encore plus imaginaire et éloignée de tout enracinement dans le Proche-Orient ancien, que celle d'Ash.

### Pour l'avenir

Certains collègues archéologues, les plus jeunes surtout, comme Finkelstein, recevront peut-être cette contribution comme celle d'un vieux dinosaure défendant une méthodologie et des disciplines démodées. Et pourtant, il existe une génération vigoureuse de jeunes assyriologues et égyptologues de grand talent qui consacre son énergie à l'étude des documents de première main.

La philologie et la linguistique du Proche-Orient ancien sont bien vivantes (elles accordent peu d'attention au postmodernisme).

---

<sup>49</sup> A.F. Rainey, « Aspects of Life in Ancient Israel » (Paper presented at the Joint Meeting of the Midwest Region of the Society of Biblical Literature, the Middle West Branch of the American Oriental Society and the American Schools of Oriental Research – Midwest), Cincinnati, OH, 14-16 février 1999.

<sup>50</sup> P.S. Ash, « Solomon? District? List », *Journal for the Study of the Old Testament* 67, 1995, pp. 67-86.

<sup>51</sup> R.S. Hess, « The Form and Structure of the Solomonic District List in 1 Kings 4:7-19 », *Crossing Borders and Linking Horizons, Studies in Honor of Michael C. Astour on His 80<sup>th</sup> Birthday*, G.D. Young, M.W. Chavalas et R.E. Averbeck, éd., Bethesda, CDL Press, 1997, pp. 279-92.

<sup>52</sup> H.M. Nieman, « Megiddo and Solomon: A Biblical Investigation in Relation to Archaeology », *Tel Aviv* 27, 2000, pp. 61-74.

Les arguments archéologiques de Finkelstein reposent largement sur son interprétation personnelle des données et impliquent beaucoup de subjectivité sélective. Le problème fondamental qui doit être pris en compte, à ce stade, est le suivant : un archéologue non formé aux arcanes de la linguistique historique et de la philologie peut-il utiliser ses données archéologiques subjectivement, pour créer une Histoire en contradiction avec les sources écrites ? L'historien convenablement formé doit-il être obligé d'accommoder ses interprétations aux exigences de l'archéologue ? L'archéologie de terrain, avec ses techniques scientifiques associées, représente-t-elle vraiment un nouveau substitut aux études du texte biblique et des autres documents du Proche-Orient ancien ? Ne devrait-on pas plutôt insister sur le fait que la linguistique historique et la philologie, lorsqu'il s'agit d'étudier un type spécialisé d'objets archéologiques, notamment des inscriptions, sont des outils fondamentaux pour reconstruire l'histoire ancienne d'Israël et du Proche-Orient ? Ne devrait-on pas comparer leurs conclusions aux preuves archéologiques, avant de formuler, ensuite, des critiques ?

Ces commentaires sont à entendre comme un appel aux érudits et aux professeurs concernés par l'histoire de l'Israël ancien. Allez-vous ignorer les textes originaux en faveur des « dernières tendances » à la mode, ou bien allez-vous sérieusement réfléchir à la « méthode de Ranke » ? Au cours des cinquante dernières années d'études bibliques, une génération après l'autre a tourné en rond à la recherche de la panacée : d'une « nouvelle explication » (archéologues comme historiens). Vous en déciderez, en tant qu'individus responsables, pour la décennie à venir. ■